

que tel en serait le résultat. Au contraire, elle combinait dans ses calculs la philanthropie avec le profit et la puissance, comme il n'est point insolite que fasse le fanatisme. L'expérience l'a convaincue de la fausseté de ses calculs. Elle a échoué dans tous ses desseins. Le travail de ses noirs est devenu beaucoup moins productif, sans même lui laisser la consolation d'avoir amélioré leur condition.

L'épreuve est devenue coûteuse. Elle a dépensé près de 100 millions de dollars pour indemniser les propriétaires des noirs émancipés. On estime que l'augmentation de prix du sucre et autres denrées coloniales, résultant de cette mesure, et payée depuis par les sujets de la Grande-Bretagne, égale la moitié de cette somme; on estime, en outre, que le double de cette somme a été dépensé pour la suppression de la traite; le tout formant une somme de 250 millions de dollars pour prix de cet essai. Au lieu de réaliser ses espérances, le résultat a été un triste désappointement. Ses produits coloniaux ont considérablement diminué. Au lieu de suffire à ses propres besoins et à ceux de presque toute l'Europe, comme elle le faisait autrefois, c'est à peine si, maintenant, elle récolte assez de quelques uns des articles les plus importants, pour sa propre consommation. Ce qui est encore pire, ses propres colonies consomment maintenant des sucres produits par le travail d'esclaves et importés directement en Angleterre, ou raffinés en bloc, puis exportés et vendus dans ces mêmes colonies, à aussi bon et même à meilleur marché qu'on

ne pourrait les y produire, tandis que la traite des noirs, au lieu de se ralentir, se fait réellement plus que jamais. Le résultat a été tellement désastreux, que le capital fixe investi dans ses possessions coloniales, et estimé à près de 500 millions de dollars, est dit-on, sur le point d'être englouti.

Mais ce n'est pas encore là le pire. Tandis que ce plan coûteux avait cette ruineuse influence sur les produits coloniaux de l'Angleterre, il stimulait puissamment, et enrichissait d'une augmentation correspondante de produits, les pays qui avaient eu le bon sens de ne pas suivre son exemple. Il a été employé, d'après leur estimation, depuis 1808, dans la culture des produits coloniaux, un capital fixe de près de 4 milliards de dollars, reposant en entier sur le travail des esclaves. Pendant la même période, on estime que ces produits se sont élevés annuellement d'environ 72 millions de dollars à près de 220 millions de dollars, tandis que le capital fixe de la Grande-Bretagne tout entier, investi dans les produits de la culture aux Indes orientales et occidentales, n'est estimé qu'à environ 830 millions de dollars, et la valeur des produits annuels à environ 50 millions de dollars. Pour offrir un tableau encore plus frappant de trois de ces produits tropicaux (sucre, café et coton), j'ajouterai que les possessions anglaises, en y comprenant les Indes orientales et occidentales, et l'île Maurice, ne produisirent, en 1842, que 3,993,771 livres de sucre, tandis que Cuba, le Brésil, et les États-Unis, sans y comprendre

les autres pays ayant des possessions tropicales, en ont récolté 9,600,000 livres; les colonies anglaises n'ont produit que 27,393,003 livres de café, tandis que Cuba et le Brésil en récoltèrent 204,590,425 livres; les mêmes colonies anglaises n'obtinrent que 137,443,446 livres de coton, en y comprenant les chargements pour la Chine, tandis que les États-Unis seulement en produisirent 790,479,275 livres.

Ces faits et estimations ont tous été puisés dans un écrit périodique anglais, d'une autorité très-élevée et que l'on considère comme digne de foi.

Ce large accroissement de capital et de production chez les nations qui ont maintenu leur politique première à l'égard de la race noire, si on le compare à celui de la Grande-Bretagne, indique une augmentation relative correspondante des ressources commerciales, navales et manufacturières, de richesse et de puissance. On ne doute plus que la grande source de l'opulence, de la prospérité et de la puissance des nations les plus civilisées de la zone tempérée (et particulièrement de l'Europe où les arts ont fait le plus de progrès), consiste, en grande partie, dans l'échange de leurs produits avec ceux des régions tropicales. Les progrès obtenus dans les arts par quelques-unes des dernières générations, tant en chimie qu'en mécanique, ont été si grands, que toutes les nations civilisées de l'ancien monde peuvent satisfaire à leurs besoins respectifs avec très-peu de peine et de capital, résultat qui tend à restreindre à des limites fort étroites la valeur des échanges entre elles, et

les force toutes à chercher des marchés dans les régions tropicales et les parties du globe le plus récemment exploitées. Celles de ces nations qui réussissent le mieux à dominer ces marchés, ont le plus de chances de l'emporter sur les autres dans la carrière du commerce, de la navigation, des manufactures, de la richesse et du pouvoir.

C'est ce que sentent et voient les hommes d'État anglais; c'est ce qui a ouvert leurs yeux sur les erreurs qu'ils ont commises. La question est pour eux, maintenant: comment y sera-t-il remédié? Ce qui a été fait ne peut être défait. La question est: par quels moyens la Grande-Bretagne peut-elle regagner et garder la supériorité dans l'agriculture, le commerce et la domination des régions tropicales? Cette domination sera-t-elle abandonnée et permettra-t-on à d'autres nations d'acquérir la suprématie jusqu'au point même d'approvisionner les marchés anglais et de détruire le capital déjà investi dans la production de ces contrées? Telles sont les questions qui occupent maintenant l'attention de ses hommes d'État et qui ont la plus grande influence dans ses conseils.

Pour regagner sa supériorité, elle ne cherche pas seulement à raviver et à accroître sa propre capacité de production sous les tropiques, mais aussi à diminuer et à détruire la capacité de ceux qui ont jusqu'ici profité des conséquences de son erreur. Pour atteindre le premier but, elle a jeté les yeux sur ses possessions des Indes orientales, sur l'Afrique centrale et orientale, dans l'intention d'établir

là des colonies, et même d'y rétablir, en fait, la traite des esclaves elle-même, sous le prétexte spécieux de transporter des travailleurs d'Afrique dans ses possessions des Indes occidentales, afin, s'il est possible, de lutter avec succès contre ceux qui ont refusé d'imiter sa politique suicide. Mais tous ces moyens ne lui offrent que l'espérance incertaine et lointaine de reconquérir sa supériorité perdue. Sa principale ressource est dans la seconde alternative, celle de paralyser et de détruire la production de ses heureux rivaux. Il n'y a, pour elle, qu'un moyen de le faire; c'est en abolissant l'esclavage africain sur le continent américain; et c'est ce qu'elle avoue être le but constant de sa politique et de ses efforts. Il importe peu, comment et pourquoi cela peut être fait, soit par diplomatie, soit par influence, soit par force, par des moyens secrets ou patents, par humanité ou par égoïsme; avec ou sans égard aux procédés, aux moyens, aux motifs. La chose elle-même, si elle s'accomplissait, mettrait à bas toute rivalité, et donnerait à l'Angleterre une supériorité incontestable dans l'approvisionnement de ses propres besoins et de ceux du reste du monde; et, par là, elle regagnerait au delà, ce qu'elle a perdu par ses erreurs. Cela lui donnerait le monopole des denrées tropicales, ainsi que je m'en vais l'établir maintenant.

Quelle serait la conséquence, si le but constant de sa sollicitude et de ses efforts était atteint par l'abolition de l'esclavage sur le continent? C'est ce dont on peut se former une idée en calculant l'immense

diminution de produits qui a suivi l'abolition dans ses possessions des Indes occidentales. Mais, si grande qu'ait été cette diminution, elle n'est rien en comparaison de celle qui aurait lieu si l'Angleterre réussissait à abolir l'esclavage dans les États-Unis, Cuba, le Brésil et sur tout ce continent. L'expérience, dans ses colonies, a été faite dans les plus favorables circonstances. Elle a été faite graduellement, paisiblement, sous l'influence constante et ferme de la mère-patrie, armée d'un pouvoir irrésistible pour empêcher et étouffer immédiatement tous mouvements insurrectionnels de la part des nègres, capable et désireuse de maintenir dans leur plénitude l'ascendant politique et social des anciens maîtres sur les anciens esclaves. Il n'est point merveilleux du tout que le changement dans les relations du maître et de l'esclave ait eu lieu, dans ces circonstances, sans violence et effusion de sang, que l'ordre et la paix aient toujours été maintenus depuis lors. Mais bien différents seraient les résultats de l'abolition, si elle se faisait par l'influence et les efforts de l'Angleterre, dans les possessions des autres peuples, sur ce continent, et spécialement dans les États-Unis, Cuba et le Brésil, ces grands cultivateurs des principaux produits tropicaux de l'Amérique. Pour se former une idée correcte de ce qui en résulterait pour eux, nous devons considérer, non la Jamaïque, mais Saint-Domingue, pour exemple.

Le changement serait suivi d'une haine implacable entre les deux races, et aboutirait à une lutte

mortelle et sanglante entre elles, pour la supériorité. L'une ou l'autre aurait à être subjuguée, à être extirpée ou chassée, et il faudrait des siècles, comme à Saint-Domingue, pour réparer les ravages qui se feraient dans ces pays. Le résultat de ces longues luttes serait que leur supériorité dans la culture des grandes productions tropicales serait transférée aux possessions tropicales de la Grande-Bretagne (1). Ces possessions sont d'une vaste étendue, et celles qui se trouvent au-delà du cap de Bonne-Espérance contiennent un nombre illimité de bras travailleurs, prêts à agir, avec l'aide des capitaux anglais pour suppléer au déficit qu'occasionnerait la destruction des productions tropicales des États-Unis, de Cuba, du Brésil et des autres pays de ce continent cultivés par le travail esclave, aussitôt que l'augmentation de prix, conséquence de ce déficit, assurerait un bénéfice. C'est l'heureuse permanence de ce travail esclave qui maintient si bas le prix des productions tropicales, au point d'en empêcher la culture, avec profit, dans les possessions de la Grande-Bretagne, au moyen de ce qu'il lui plaît d'appeler le travail libre. Si elle pouvait détruire cette concurrence, elle aurait le mono-

(1) Dans la convention abolitionniste tenue à Londres en 1843, un M. Howels, se disant représentant des hommes de couleur de la Pensylvanie, a émis le vœu que la production du coton cessât aux États-Unis d'Amérique et fût transférée dans l'Inde anglaise, le tout..... pour hâter aux États-Unis l'abolition de l'esclavage. On a découvert depuis que ce patriote américain était un Anglais, non-seulement de cœur, mais de nation.

pole de ces productions. Elle a tous les moyens d'en fournir un approvisionnement illimité : des possessions vastes et fertiles dans les deux Indes, une quantité infinie de capitaux et de bras, et une ample puissance pour étouffer les troubles et maintenir l'ordre dans ses immenses domaines.

Il est indubitable qu'elle considère l'abolition de l'esclavage au Texas comme un pas très-important vers ce grand but de sa politique, vers lequel tendent toute sa sollicitude et tous ses efforts; et que l'empêchement de l'annexion du Texas à notre union est indispensable à l'abolition de l'esclavage dans ce jeune pays. Elle est trop sagace pour ne pas voir quel coup cela donnerait à l'esclavage dans les États-Unis, et combien il est certain que son abolition parmi nous amènerait son abolition sur tout le continent, d'où résulterait pour elle le monopole dans la production des grands produits tropicaux, et la suprématie sur le commerce, la navigation et les manufactures du monde, en même tems que la prépondérance navale et politique. Pour ce continent, le coup serait calamiteux au-delà de toute expression. Il détruirait, en grande partie, la culture des grands produits tropicaux, dont la valeur s'élève annuellement à près de 300 millions de dollars, et qui servent de base et d'élément à presque toutes les autres branches de l'industrie nationale, commerce, navigation, manufactures. Toutes ces industries par leur influence simultanée, répandent rapidement la population, la richesse, les améliorations, la civilisa-

tion sur tout le continent, et vivifient, par leur surabondance, l'industrie de l'Europe dont ils augmentent aussi la population, la richesse, la puissance, les progrès dans les arts et la civilisation.

Tel doit être le résultat, si l'Angleterre réussit à accomplir l'objet constant de son désir et de ses efforts, c'est-à-dire l'abolition de l'esclavage des noirs sur ce continent, pour le succès de laquelle elle regarde comme très-important d'empêcher l'incorporation du Texas à nos États-Unis. Est-il possible que des gouvernements aussi éclairés et sages que ceux de France et des autres grandes puissances continentales, puissent être assez aveuglés par le prétexte de philanthropie, pour ne pas voir ce qui doit inévitablement en résulter si l'Angleterre parvenait à son but, quelque puissent être ses motifs ? Il n'y a guère moins que de la moquerie à parler de philanthropie, avec les exemples que nous avons sous les yeux des effets produits par l'abolition de l'esclavage des noirs dans ses propres colonies, à Saint-Domingue et dans les États du nord de l'Union, où des faits statistiques, irréfutables, prouvent que la race nègre, après une expérience de soixante ans, est dans une condition pire que dans les autres États où elle a été laissée dans sa condition première. Non; l'effet de ce qu'on appelle abolition, là où la race est en petit nombre, n'est pas d'élever cette race inférieure à l'état de liberté, mais de priver le nègre de la tutelle et des soins de son maître, et de le soumettre à toutes les oppressions et à l'abaisse-

ment dérivant de sa condition d'infériorité. Mais, d'un autre côté, là où le nombre en est grand et entre pour une large proportion dans la population totale, l'effet sera encore pire. Ce serait substituer aux relations actuelles une lutte à mort entre les deux races, aboutissant à la sujétion, à l'expulsion ou à l'extirpation de l'une ou de l'autre, et tel serait le cas dans la plus grande partie de ce continent où existe l'esclavage. Cela ne finirait pas même là; suivant toute probabilité, l'exemple propagerait cette guerre de races sur toute l'Amérique du Sud, y compris le Mexique, l'étendrait à la race indienne aussi bien qu'à l'africaine, et ferait de ce continent tout entier un théâtre de sang et de dévastation.

Mettant donc de côté l'amorce et le prétexte sans fondement de la philanthropie, se peut-il que la France et les autres grandes puissances du continent, voyant quel doit être le résultat de la politique à l'accomplissement de laquelle l'Angleterre travaille constamment, et combien la destruction du projet d'annexion du Texas importe au succès de cette politique, se préparent à la soutenir ou à la défendre dans ses efforts pour l'empêcher ? Quels motifs possibles peuvent-elles avoir pour favoriser une politique à elle si chère ? Ne vaut-il pas mieux pour elles que les produits des tropiques leur soient fournis, en échange des leurs, par les États-Unis, le Brésil, Cuba et ce continent en général, que de dépendre, à cet égard, du monopole d'une grande puissance ? Ne vaut-il pas mieux pour elles recevoir

ces produits au bon marché que la concurrence, des moyens plus économiques de production et la proximité des marchés leur assureraient chez les premiers, que de payer les prix élevés que le monopole, un travail coûteux et l'éloignement du marché leur imposeraient? Ne vaut-il pas mieux que leurs produits soient échangés avec ceux d'un continent nouveau, dont la population et la consommation s'accroissent sans cesse, et qui leur fournirait, après quelques générations, un marché plus voisin et d'une étendue presque illimitée pour les produits de leur industrie et de leurs arts, qu'avec ceux de contrées anciennes et éloignées dont la population est parvenue depuis long-temps à son apogée.

Les réflexions émises ci-dessus expriment ces vues d'une politique large qu'un homme d'État éclairé d'Europe doit considérer, ce me semble, pour se former une opinion sur le sujet de l'annexion du Texas et des motifs sur lesquels se fonde probablement l'Angleterre pour s'y opposer vainement. Elles renferment certainement des considérations de la plus haute importance, et qui exigent la plus grande attention. La question d'annexion considérée sous ce rapport, devient de la plus haute portée, non seulement pour le Texas et les États-Unis, mais pour tout ce continent et pour l'Europe. Je les ai exposées pour que vous en fassiez usage en toutes les circonstances où vous croirez pouvoir le faire avec profit, soit dans votre correspondance, soit autrement. Le président s'en repose avec confiance sur votre saga-

cité, votre prudence et votre zèle. Votre mission est, en tous les temps, une mission de la plus haute importance; elle le devient particulièrement en ce moment, et le président demeure persuadé que vous n'épargnez rien pour justifier le pays et le Gouvernement à l'égard de cette grande mesure.

Je n'ai rien dit au sujet du droit que nous avons de traiter avec le Texas sans consulter le Mexique. Vous comprenez si bien les bases sur lesquelles repose notre droit, vous êtes tellement pénétré de tous les faits propres à l'appuyer, qu'on n'a pas cru nécessaire de rien ajouter à cet égard.

Je suis, etc.

J. C. CALHOUN.